

**Jean-François Klein, Pennequin, le « sorcier de la pacification », Madagascar - Indochine (1849-1916), Maisonneuve & Larose-Hémisphères Éditions, Coll. Mers & Empires, 2021, 527 p.**

Raphaël Gallien

---

Citer cet article : Raphaël Gallien (2022), « Jean-François Klein, Pennequin, le “sorcier de la pacification”, Madagascar – Indochine (1849-1916) », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/cr06>

Mise en ligne : 1<sup>er</sup> avril 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.cr06>

---

**T**héophile Pennequin, figure importante des colonisations françaises, est relativement méconnu. Avec cet ouvrage, issu de son Habilitation à diriger des recherches soutenue en 2014, Jean-François Klein, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Bretagne-Sud, propose en un peu plus de cinq cents pages de revenir sur cette trajectoire et ses implications en Indochine française et à Madagascar. S'atteler à un tel travail était pourtant loin d'être évident face au peu de sources à disposition du chercheur, notamment du fait de la destruction présumée des archives personnelles du protagoniste. Jusque-là, rares sont en effet les travaux à être revenus sur son parcours et l'empreinte laissée par son action<sup>1</sup>. En s'attaquant à Pennequin, Jean-François Klein propose non seulement d'approcher sa personnalité, mais de resituer son itinéraire dans un contexte plus global afin d'éclairer sous un nouveau jour les réalités de la colonisation. L'ouvrage se positionne ainsi à l'intersection de différents champs historiographiques que sont notamment l'histoire militaire, l'histoire du fait colonial ou l'histoire de la III<sup>e</sup> République. J.-F. Klein fait le choix convaincant d'un plan chronologique qui permet de rendre compte de la complexité d'un homme capable de remettre en perspective ses expériences passées pour nourrir les choix du présent. L'ouvrage est jalonné par deux feuillets d'illustrations, principalement des photographies et cartes d'époque, qui contribuent à rapprocher un peu plus le lecteur du récit. Ici, dans le cadre de la *Revue d'histoire contemporaine de l'Afrique*, nous nous concentrerons sur les pages consacrées à son expérience malgache, étape majeure dans la construction d'une carrière militaire avant tout reconnue pour ses actions en Indochine.

---

<sup>1</sup> Le Van Ho Mireille (1988), « Le général Pennequin et le projet d'armée jaune (1911-1915) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 279, pp. 145-167 ; Paillard Yvan-Georges (1983-1984), « Les mpanjaka du nord-ouest de Madagascar et l'insurrection anticoloniale de 1898 », *Omaly sy Anio (Hier et Aujourd'hui) : revue d'études historiques*, 17-18-19-20, pp. 339-374 ; *Id.* (1991), « Domination coloniale et récupération des traditions autochtones. Le cas de Madagascar de 1896 à 1914 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 38(1), pp. 73-104 ; Nativel Didier (1999), « La célébration du « nouveau roi » de Madagascar à Tananarive. Les fêtes du retour de Gallieni dans la colonie en 1900 », in O. Goerg (dir.), *Fêtes urbaines en Afrique. Espaces, identités et pouvoirs*, Paris, Karthala, pp. 131-148 ; Fremigacci Jean (2013), « Le Code de l'indigénat à Madagascar (1901-1946) », *Outre-mers. Revue d'histoire*, 100 (378-379), pp. 251-269.



J.-F. Klein commence par revenir sur les premières années de Théophile Pennequin. Né en décembre 1849 à Toulon, ville à laquelle il restera attaché même une fois Outre-mer, il intègre l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1868 avant d'intégrer l'infanterie de marine sans que l'on sache si cette intégration fut le fruit d'un rang de sortie d'école malheureux, Pennequin se classant 266<sup>e</sup> sur les 275 aspirants promus, ou d'un choix motivé. Après avoir été fait prisonnier face à la Prusse en 1870, puis un passage en Guyane et aux Antilles, c'est surtout Madagascar qui accueille ses premiers faits d'armes. Âgé de trente-trois ans, il débarque au nord du pays en octobre 1883. Il doit alors faire face à la monarchie merina, population centrale des Hautes-Terres exerçant son autorité sur une large partie du pays et soutenue par les Anglais dans leur opposition à l'installation française. Les forces à disposition de Pennequin sont limitées. Les hommes manquent et Paris ne soutient que timidement une intervention militaire dont elle peine à saisir la complexité, alors qu'au même moment les regards sont tournés vers l'Indochine. Pennequin comprend rapidement que, pour réussir, il n'a d'autres choix que de composer avec les forces présentes localement, au premier rang desquelles la population Sakalava, ennemi historique des Merina.

Et c'est là, démontre J.-F. Klein, toute l'intelligence de Pennequin qui davantage que les autres comprend l'intérêt de s'insérer dans les hiérarchies et dynamiques locales : « ne pouvant compter sur aucune aide extérieure, il recherche l'appui des Sakalava. Habile pour entrer en contact avec les populations locales, il noue des liens avec la reine Binao (1868-1923) qui à l'âge de 13 ans, lors de son accession au trône en 1881, avait dû faire face aux attaques merina » (p. 96). Or jusqu'alors, personne ne prête réellement crédit à ces Sakalava dépeints comme belliqueux et indociles. Pennequin s'emploie à démontrer l'inverse autour de cette opposition commune aux Merina. Afin de rendre plus efficace l'entraînement au combat, il apprend leur langue, s'intéresse aux représentations locales. En quelques semaines, émerge un premier bataillon placé sous ses ordres. Ensemble, ils pratiquent alors « les arts de la guérilla, de l'insurrection » (p. 99). Ces hommes, qu'il baptise « ses casques noirs » (p. 105), ne se battent pas pour lui, mais pour la reine Binao, leurs terres et leur liberté – ce que Pennequin a parfaitement compris. Au-delà du combat, il permet aux Sakalava de s'organiser, de cultiver et d'être accompagnés de leur famille : l'initial poste de défense devient progressivement un village. Il « comprend vite, saisit les tensions, intègre les coutumes locales à sa gestion militaire ainsi que les besoins économiques et politiques, contrairement à d'autres officiers peu soucieux des mœurs locales » (p. 103). Au matin du 15 octobre 1884, grâce à une centaine d'hommes, il défait un poste merina situé à Anjabory et fait reculer la garnison à 45 kilomètres à l'intérieur des terres. Cette victoire solde la cohésion du groupe et installe définitivement Pennequin et ses hommes comme une menace sérieuse pour le pouvoir merina. J.-F. Klein présente ainsi Pennequin comme « indigénophile », terme repris du colonel Maurice Rives<sup>2</sup>. La libre disposition des armes qui « ne sont pas conservées dans une armurerie, c'est dire la confiance absolue qu'il accorde à ses hommes » (p. 108), en serait la preuve. Au fil de la lecture, il est surtout frappant de constater l'isolement de Pennequin qui n'a d'autre choix que de tisser localement un réseau de confiance. Si sa capacité à faire reculer les Merina renforce son prestige, sa pénétration à l'intérieur des terres froisse ses supérieurs qui ne goûtent que très peu à son esprit d'initiative. Face à la victoire, le 12 février 1885, l'administration finit malgré tout par reconnaître officiellement la constitution de cette première compagnie de tirailleurs Sakalava, sans toutefois apporter plus de moyens – pas même quelques tenues militaires nécessaires à l'habillement des soldats. En somme, Pennequin est le premier à déployer une politique distincte selon les différentes « races » qu'il identifie, préambule à ce que déploiera à sa suite le Général Gallieni, moins subtilement toutefois.

En ces années 1880, l'une des batailles les plus importantes menées par Pennequin reste probablement celle de la fin du mois d'avril 1885. Face à la percée d'une colonne merina composée de plus de 2000 hommes venus saccager Zongoa, village sakalava, Pennequin et ses hommes décident d'attaquer par surprise au matin du 27 avril : « une position en hauteur, non loin du fort d'Andampy (aujourd'hui Jang Hoa) [...]. Une vallée très ravinée sépare les deux positions, rendant ainsi aux Merinas toute manœuvre de groupe impossible. Pennequin cache l'essentiel de ses troupes, les mets en position, envoie quelques Sakalavas se montrer » (p. 114). Prenant l'ennemi à revers, ils cernent rapidement les Merina qui sont défaits en moins de quatre heures. Pennequin se révèle ainsi être un véritable tacticien, capable avec une centaine d'hommes et peu de moyens de mettre en échec une armée merina numériquement au moins dix fois supérieure et autrement mieux équipée grâce au soutien des Anglais. En construisant un « protectorat de l'intérieur » (p. 111) qui distingue le territoire sakalava et ses

<sup>2</sup> Maurice Rives (2000), « Le général Pennequin, "indigénophile" et apôtre de l'armée jaune, 1849-1916 », *Bulletin de l'ANAI*, pp. 4-7.

spécificités des territoires merina, Pennequin s'impose en véritable chef de guerre, saisissant les enjeux locaux pour dessiner une trajectoire militaire et politique au service des intérêts de la France. Face à la menace merina et donc anglaise, il s'agit de mettre « l'indigène au centre » (p. 124) afin de mener combat *à partir* des oppositions locales : « Pennequin a appris à dresser contre un ennemi commun des groupes que, traditionnellement, tout oppose en jouant des clivages et des antagonismes culturels existant entre les divers sujets sakalavas » (p. 130-131). En 1885, la France parvient finalement à imposer son protectorat sur l'île, tout en faisant cesser temporairement les combats. Dans le même temps, la compagnie de tirailleurs sakalava qu'a formé Pennequin est déplacée et dissoute. Amer, il quitte provisoirement l'île au début de l'année 1886. Après quelques mois en France, il prend la direction du Tonkin.

Ce n'est qu'en 1899 que Pennequin remet à nouveau le pied à Madagascar. Riche de son expérience indochinoise où il a mis en application et complexifié son idée de « protectorat de l'intérieur », il arrive sur une île en pleine ébullition afin d'assurer l'intérim de Gallieni en tant que Gouverneur général. Depuis quelques mois en effet, l'opposition à la force française ne fait que croître, obligeant Gallieni à rentrer en France pour se justifier. Pennequin ne reste que quelques mois sur place, jusqu'en mai 1900. Dès le départ, il le sait, son temps est compté et il espère s'imposer comme un contre-modèle face à Gallieni. Rien n'indique en effet que ce dernier parviendra à convaincre à Paris et, finalement, à reprendre son poste sur l'île. Pennequin reproche au Général de s'être attribué l'invention et les mérites de ses propres schémas, notamment sa « politique des races »<sup>3</sup> ou la méthode dite de la « tache d'huile »<sup>4</sup>, deux schémas brandis par les deux protagonistes comme fondamentaux à la réussite de l'imposition française. Mais avec Gallieni, cette division se fait à partir d'une faible connaissance du terrain, dans un mélange de brutalité et de mépris, sans réels dialogues avec les autorités locales. Ne se contentant pas de simples tournées d'inspections, Pennequin souhaite renouer la discussion avec les chefs locaux, imposant à ses hommes une « ethnographie serrée » (p. 362) : « une fois les ressorts sociaux mieux compris, [Pennequin], comme à son habitude, organise le territoire en cercle, subdivisé en secteurs, chacun d'entre eux correspondant à un clan lignager dont il laisse la direction à un aristocrate local » (p. 362-363). L'objectif est ainsi de donner un véritable pouvoir à des chefs locaux acquis à la cause française. Une politique reprise avec plus ou moins d'habileté par Gallieni, sans que jamais ce dernier ne reconnaisse sa dette à l'égard du premier. La mesure la plus symptomatique de la « doctrine Pennequin » réside probablement dans l'intégration qu'il propose des *fokonolona*<sup>5</sup>. Si Gallieni méprise ce système qu'il perçoit comme inefficace et auquel il ne prête finalement que très peu d'attention, Pennequin cherche au contraire à les intégrer dans un système centralisateur et, en cela, à en faire les principaux relais d'une politique jacobine qui s'élabore à Antananarivo. Ainsi, il fait du *fokonolona* une solution pour décentraliser une politique coloniale qui, selon lui, ne peut réussir sans se saisir des spécificités locales, notamment rurales. Pour Pennequin, c'est le moyen d'articuler « tradition » et administration coloniale. À son retour, en juillet 1900, Gallieni perçoit l'intérêt des développements de Pennequin. Il les « repr[end] *in extenso* » (p. 375) sans jamais mentionner son véritable auteur, s'arrogeant ainsi ses réussites et effaçant son principal concurrent des mémoires.

À travers ce livre, Pennequin apparaît comme une personnalité de premier plan, souvent occultée lorsqu'il s'agit de comprendre les débuts de la colonisation française à Madagascar. Au fil de la lecture, on se demande quelles visions ont pu avoir les Malgaches de ces événements. Qu'en est-il par exemple des archives de la monarchie merina au sujet de ces épisodes ? S'il est autrement plus difficile d'avoir accès à une documentation sakalava, on perçoit bien à travers la reine Binao une réelle maîtrise de la situation, nuançant l'image d'un Pennequin omniscient. Elle est ainsi capable de rappeler ses hommes parce qu'elle « sait par ses propres informateurs » (p. 124) que Pennequin s'apprête à échouer, tout en participant, quelques années plus tard, au « bal du Gouverneur », organisé par Pennequin lui-même à Antananarivo afin de recréer les conditions de la paix. Les craintes de l'auteur face au risque de « l'illusion biographique » (p. 27) n'empêchent pas l'émergence au fil du texte d'un regard admiratif, si ce n'est laudatif, pour le militaire que fut Pennequin. La capacité de ce dernier à

<sup>3</sup> Elle vise à identifier et distinguer les différents groupes ethniques de l'île pour mieux les opposer et ainsi éviter toute forme d'opposition « nationale ».

<sup>4</sup> Il s'agit de conquérir progressivement, par petites touches, le territoire après avoir pris soin de « pacifier » les régions passées sous contrôle français, c'est-à-dire de mater toute opposition et en s'insérant en profondeur dans les structures politiques locales.

<sup>5</sup> Le *fokonolona* désigne l'ensemble des membres d'une communauté villageoise et l'assemblée qui les regroupe pour gérer les affaires courantes. Présent depuis au moins le XVIII<sup>e</sup> siècle, cette échelle locale de gouvernance a souvent été mobilisée comme un relais privilégié des politiques monarchiques, coloniales puis nationales.

réifier les oppositions ethno-régionales auraient ainsi méritée d'être resituée dans un paysage politique et culturel plus large afin de s'extraire de l'image « indigénophile » face à l'homme qui, en adoptant une grille de lecture raciale, se fait bien plus précurseur d'une doctrine contre-insurrectionnelle qu'ethnographe humaniste. On regrettera par ailleurs les trop nombreuses coquilles qui jalonnent le texte. En fermant ces pages, l'histoire de la conquête coloniale en ressort complexifiée, tandis que le rôle de Pennequin émerge de l'oubli. En somme, s'il ne manquera pas d'intéresser les spécialistes du fait militaire, cet ouvrage constitue une contribution bienvenue pour qui souhaite comprendre le monde colonial à l'articulation des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Raphaël Gallien

*Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques (Cessma), Université Paris Cité (France)*

## Bibliographie

- FREMIGACCI Jean (2013), « Le Code de l'indigénat à Madagascar (1901-1946) », *Outre-mers. Revue d'histoire*, 100 (378-379), pp. 251-269.
- LE VAN HO Mireille (1988), « Le général Pennequin et le projet d'armée jaune (1911-1915) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 279, pp. 145-167.
- NATIVEL Didier (1999), « La célébration du « nouveau roi » de Madagascar à Tananarive. Les fêtes du retour de Gallieni dans la colonie en 1900 », in O. Goerg (dir.), *Fêtes urbaines en Afrique. Espaces, identités et pouvoirs*, Paris, Karthala, pp. 131-148.
- PAILLARD Yvan-Georges (1983-1984), « Les mpanjaka du nord-ouest de Madagascar et l'insurrection anticoloniale de 1898 », *Omaly sy Anio (Hier et Aujourd'hui) : revue d'études historiques*, 17-18-19-20, pp. 339-374.
- (1991), « Domination coloniale et récupération des traditions autochtones. Le cas de Madagascar de 1896 à 1914 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 38(1), pp. 73-104.
- RIVES Maurice (2000), « Le général Pennequin, “indigénophile” et apôtre de l'armée jaune, 1849-1916 », *Bulletin de l'ANAI*, pp. 4-7.